

Au lendemain de la bataille de Salamanca le général Osollo pleurait la mort d'un ami, le colonel Calderon. Bien que combattant dans des camps opposés, les deux officiers se connaissaient intimement et avaient appris à s'estimer.

Le colonel Calderon était un officier instruit et un soldat chevaleresque. Une de ses sœurs, mariée à M. Juan Harro Maldonado, ministre des finances de Zuloaga, lui avait écrit une lettre pressante pour le détourner du parti libéral. Calderon, qui ne manquait pas d'*humour*, lui répondit, dans une lettre qui devait être la dernière, que " la consigne lui défendait d'entretenir des relations avec l'ennemi. "

Osollo fit faire au colonel Calderon les funérailles dues au rang qu'il occupait dans l'armée et auxquelles il assista en personne. Au même moment Miramon conduisit aussi le deuil d'un ami, le colonel Solis.

Pendant qu' Osollo et Miramon combattaient à Salamanca, Juarez s'était retiré à Guadalajara, ville située à 170 lieues de Mexico et qui pour sa population et sa richesse pouvait être considérée comme la seconde de la République.

Faisant appel aux principes constitutionnels et en sa qualité de vice-président de la République, il avait assumé le pouvoir et se trouvait ainsi être sans conteste le chef reconnu du parti libéral. Il nomma un ministère et établit à Guadalajara le siège de son gouvernement.

L'éclatante victoire de Salamanca eut un grand retentissement dans tout le pays et quand la nouvelle se répandit dans l'État de Jalisco, le colonel libéral Landa, chef du 5^{me} bataillon, se tourna vers le soleil levant et déclara qu'il faisait cause commune avec les conservateurs. Sur le champ il fit emprisonner Juarez et ses ministres et donna à un de ses officiers l'ordre de les fusiller. L'officier se dirigea avec ses hommes du côté de la prison et pour éviter toute perte de temps il décida de procéder à l'exécution des condamnés dans la prison même, qui n'était que le palais de Guadalajara.

Ici se place un fait caractéristique qui dévoile l'état d'esprit de ces soldats. Enrôlés dans une guerre de partisans dont ils n'entrevoient pas toujours exactement le but, sans opinions arrêtées et entraînés de vive force dans le tourbillon des combats, ces hommes se laissent facilement guider par leurs sympathies, prêts à subir l'influence morale des chefs capables de les entraîner. C'était le cas de quelques officiers comme Osollo et Miramon, qui avaient le don d'enthousiasmer leurs soldats. Dans l'incident qui va suivre ce ne fut point un soldat, mais un civil, maître dans l'éloquence, poète et littérateur distingué, M. Guillermo Prieto, qui apprenant que Juarez, ses ministres et lui-même — M. G. Prieto était ministre des finances — allaient être, sur le champ, passés par les armes, marcha au-devant du peloton et harangua les soldats. Il sut trouver des accents dignes des antiques tribuns du peuple qui dominaient les foules par leur parole enflammée, et le peloton d'exécution, séduit et subjugué par l'éloquence de l'orateur, leva la crosse en l'air.

Cet acte d'insubordination sauva la vie des prisonniers, car le général Osollo ayant donné l'ordre au colonel Landa de laisser la vie sauve à Juarez et à ses ministres, ceux-ci purent se réfugier chez le consul de France qui, grâce à son influence, put obtenir quelques jours après que Juarez et les siens partissent de Guadalajara.

Le général Osollo marcha sur cette ville en fractionnant les 6000 hommes, qu'il avait sous ses ordres, en trois colonnes: une de 3000 hommes sous les ordres de Miramon prit garnison à Guadalajara, la deuxième de 1000 hommes sous les ordres du général Antonio Manero marcha sur Zacatecas, et lui-même avec les 2000 autres marcha sur Saint-Luis. Les trois villes que nous venons de citer forment un angle, dont Zacatecas est le sommet, la distance de Zacatecas à Saint-Luis étant de 60 lieues et celle de S. Luis à Guadalajara de 100 environ. (Voir carte N° 9)

Le 31 mai 1858 le général Manero fut attaqué par le gé-

néral Juan Zuazua à la tête de 4000 hommes que le général Santiago Vidaurri avait levés dans les Etats de Nuevo Leon et Coahuila pour la défense des principes libéraux. Le général Manero se fortifia dans le *cerro de la Bufa*, qui domine la ville de Zacatecas et se défendit courageusement dans un combat qui ne dura pas moins de dix heures. Vaincu, il tomba au pouvoir du général Zuazua qui le fit fusiller immédiatement, ainsi que le colonel Landa, les lieutenants colonels Gallardo et Aduna et le chef de division M. Aunibal Drechi. Le colonel Landa était celui qui deux mois auparavant avait emprisonné Juarez.

Ces exécutions causèrent une vive émotion dans le camp conservateur, et le gouvernement de Zuloaga fit promulguer par son ministre de l'intérieur, M. Manuel Fernandez de Jau-regui, la loi dite *des conspirateurs*, par laquelle tout officier libéral tombant au pouvoir des troupes conservatrices devait être immédiatement passé par les armes.

Le général Osollo apprit la défaite du général Manero à Saint-Luis Potosi ; il voulut marcher sur Zacatecas, mais frappé par la fièvre typhoïde il mourut le 18 juin 1858.

Cette perte fut vivement sentie par le parti conservateur ; personnellement Osollo avait su se créer des sympathies dans tout le pays, et par ses hautes qualités militaires, son immense prestige et son dévouement à la cause qu'il défendait il était devenu le plus ferme soutien de son parti. Sa mort laissait un vide immense ; et ses partisans, un instant découragés, jetèrent les yeux sur Miramon, seul capable de succéder à ce vaillant champion de l'idée conservatrice.

Les sentiments de douleur que fit éclater la mort d'Osollo troublèrent si fort les esprits, qu'un instant on crut que cette mort soudaine avait été causée par le poison. Il n'en était rien.

Le testament d'Osollo mérite d'être rappelé. Le désintéressement de cet homme, qui aurait si bien pu s'enrichir comme tant d'autres s'il avait usé de l'influence que lui donnait sa

haute situation, démontre bien, chez ce jeune général, mort à l'âge de 28 ans, une probité scrupuleuse.

Il laissait pour toute fortune trois chevaux, sa montre et quelques vêtements ; il recommandait de payer avec l'allocation du mois courant, qu'il n'avait point touché, cent piastres, prix d'un des chevaux qu'il avait acheté récemment. Il légua à Miramon son épée et sa capote de campagne et le signalait au gouvernement général comme son successeur.

Sur ces entrefaites B. Juarez s'était embarqué dans un port du Pacifique, avait gagné les Etats-Unis du Nord qu'il avait traversé et s'était rendu à Vera-Cruz où Gutierrez Zamora, gouverneur de cet État, l'accueillit et où il établit le siège de son gouvernement. Il prétendait être président constitutionnel et légal de la République et contestait les pouvoirs du général Zuloaga qu'il jugeait illégitimes. De longues controverses juridiques s'élevèrent sur le point de savoir lequel des deux présidents *in partibus*, qui régissaient les destinées du Mexique, était dans la légalité. Cette question fut passionnément débattue, sans toutefois donner aucun résultat pratique.

Les pays qui entretenaient des rapports avec le Mexique reconnurent unanimement le gouvernement établi dans la capitale. Plus tard le cabinet de Washington modifia son opinion ; Juarez lui donna des gages sur lesquels nous croyons ne pas devoir insister et il fut reconnu président de la république Mexicaine par le gouvernement de l'Union.

Le général Zuazua vainqueur à Zacatecas, se dirigea vers S. Luis défendu par le général Calvo, qui fut battu par des troupes supérieures en nombre et abandonna la place. Zuazua y entra en vainqueur et y commit maints excès de pouvoir qui irritèrent la population. La chute de Zacatecas, les exécutions sommaires des officiers prisonniers, la mort d'Osollo et la perte de S. Luis causèrent une profonde émotion dans la capitale. On commençait à croire que l'on ne pourrait vaincre l'armée libérale qui dominait le nord du pays, et le découragement se fit sentir dans les rangs des conservateurs.

Il nous paraît indispensable de dire ici, pour l'instruction du lecteur et afin de donner une idée à-peu-près exacte des guerres civiles qui ravagèrent si longtemps le Mexique, comment se formaient les armées qui paraissaient surgir du sol, ou qui levées en quelques mois dans les provinces de l'intérieur du pays, apparaissaient soudain aux portes des grandes villes menaçant la capitale et renversant les gouvernements qui, la veille encore, paraissaient assurés d'un long avenir.

Les soldats se recrutaient dans les champs, dans les villages ou dans les villes, enrôlés de vive force. C'était par *la leva*, cette effroyable plaie, que le gouvernement aussi bien que les insurgés formaient les troupes qui devaient combattre sans cesse, parcourant, à marches forcées, des étendues immenses dans un pays accidenté, mal vêtus, point ou mal nourris, subissant toutes les souffrances et toutes les privations.

C'était la race indigène qui fournissait le lourd contingent des hommes de guerre. Très docile, d'une grande sobriété et cependant vigoureuse, elle support les plus grandes fatigues avec le stoïcisme des fatalistes, et aux jours de lutte, l'instinct belliqueux de la race en éveil les poussait dans la mêlée. Les cadres d'une armée se renforçaient au lendemain d'une bataille par tous les prisonniers faits à l'ennemi, et il n'était point rare de voir un soldat hier encore se battant dans les rangs des libéraux combattre avec le même courage sous les ordres des officiers conservateurs.

L'armée n'était jamais pourvue de vivres, et pour subvenir à ses besoins; le soldat devait recevoir une solde, qui souvent ne lui était pas payée, l'argent faisant défaut. D'autres fois l'armée traversait des régions peu peuplées et les chefs divisaient leurs troupes en plusieurs corps qui suivant des chemins différents trouvaient plus facilement à se ravitailler. Ce fractionnement parfois inéluctable favorisait l'ennemi qui, informé par ses espions, battait en détail des troupes devant lesquelles il eût reculé si elles se fussent présentées en masse.

Si les colonnes qui parcouraient l'intérieur du pays n'embarraisaient pas leur marche par le transport des approvisionnements en vivres, il en était de même de beaucoup d'autres accessoires indispensables à une armée en campagne; les tentes étaient un luxe inconnu, point des chariots, de forges, d'outils, et ce qui est plus encore, point d'ambulances. Le convoi se composait de quelques mulets chargés de munitions de guerre, suivis des femmes, compagnes dévouées des soldats, attachées à leurs pas et à leurs souffrances, dans les étapes d'une guerre sans fin.

Si le sort du soldat était navrant, la tâche des officiers n'était pas moins ingrate, et les chefs supérieurs devaient déployer la plus grande activité afin de maintenir l'ordre dans des masses incohérentes et d'éviter les désertions au cours des étapes et les jours de combat.

Au moment où nous parlons, les conservateurs avaient à vaincre d'autres difficultés; ils étaient maîtres de l'intérieur du pays, mais les forts, les frontières et presque toutes les voies de communication avec l'étranger étaient au pouvoir de ses adversaires. Ceux-ci se fournissaient au dehors, aux États-Unis surtout, d'armes perfectionnées, tandis que les conservateurs ne possédaient qu'un armement vieux et disparate.

Reprenons notre récit:

Miramón reçut l'ordre de marcher sur S. Luis. Il laissa à Guadalajara le général Casanova à la tête de 1500 hommes et il prit le chemin de S. Luis avec une division composée de 3000 hommes, pour aller à la rencontre du général Zuazua dont le prestige avait grandi à la suite des succès qu'il avait remportés sur les généraux Manero et Calvo.

Non loin de S. Luis se trouve le col de Carretas; Zuazua et Vidaurri avaient campé leur armée sur les hauteurs qui dominent la route en cet endroit et leurs soldats s'embusquaient aisément derrière les nombreux cactus qui couvraient les versants de la montagne, et qui s'étendaient des deux côtés, jusqu'à la route elle-même.

Miramón fit halte ; une brigade sous les ordres du général Eligio Ruelos prit possession sur la route avec l'artillerie : on lui confia la garde des munitions et des autres approvisionnements de l'armée. Miramón se mit à la tête de deux bataillons d'infanterie et muni de quelques pièces de montagne il s'élança hors de la route, tournant le flanc gauche de l'armée ennemie. Un sanglant combat s'engagea, et lorsque Miramón put se rapprocher du versant de la montagne, le général Ruelas se porta en avant, suivant les ordres précis qu'il avait reçus, et bien qu'en éprouvant des pertes sensibles il réussit à culbuter l'armée de Zuazua. La route était libre et Miramón fit son entrée à S. Luis, où il fut chaleureusement accueilli soit à cause des sympathies que lui portait la population de cette ville, soit à cause des vexations dont elle avait été en butte pendant la courte domination du général Zuazua.

Sur ces entrefaites le général Santos Degollado, un des chefs les plus actifs du parti libéral, avait réuni des troupes nombreuses dans la région du sud de l'État de Jalisco et dans le nord de l'État de Michoacan. Il menaçait la ville de Guadalajara défendue par le général Casanova.

Miramón reprit le chemin de cette ville et à son arrivée le général S. Degollado se retira en bon ordre et s'en alla camper sur un terrain des plus favorables à son armée, à Atenquique. Miramón marcha à sa poursuite, mais il fut arrêté par la position presque inexpugnable choisie par Degollado.

D'énormes *barrancas*¹ prennent naissance dans ces montagnes ; les plus importantes, celles d'Atenquique et de Beltran, ont près de 1700 mètres de profondeur. Aucune voiture ne peut les traverser ; les chemins étroits et rapides tracés sur leurs versants ne sont praticables qu'aux bêtes de somme. Les libéraux s'étaient établis en arrière de ces immenses tranchées, dont leur artillerie balayait facilement les bords opposés. Il eût été im-

¹ Ravins.

prudent d'aborder cet obstacle de front. Aussi le général Miramón, laissant une partie de sa colonne devant les barrancas pour occuper et surveiller l'adversaire, traversa pendant la nuit le *rio Coahuanejo*, dans lequel les *barrancas* viennent déboucher, et faisant un grand détour sur sa gauche, il suivit un chemin de montagne par lequel il pouvait, d'après les circonstances, soit prendre la position à revers, soit marcher directement sur Colima. A l'aube, il tombait sur l'arrière-garde de Degollado, qui surprise et sans défense de ce côté fut mise en complète déroute, entraînant la perte de l'armée libérale.

Miramón revint à Guadalajara, où il apprit que le général Santiago Vidaurri à la tête de 6000 hommes se dirigeait des États de Nuevo Leon vers S. Luis Potosi défendu par des troupes insuffisantes sous les ordres du général Manuel Fernandez.

Miramón marche sur Guanajuato, où le gouvernement lui envoie une somme d'argent et 2,000 hommes de troupes commandés par les généraux Marquez et Mejia. Mais le général Fernandez menacé à S. Luis abandonna cette place et se retira en bon ordre sur Guanajuato.

Deux lettres adressées par Miramón à M^{lle} Concepcion Lombardo donneront une idée exacte de la situation qui était faite au jeune général. Dans la première de ces missives datée de Guanajuato le 12 août 1858, il s'exprime ainsi : " Je te parlerai de politique ; je suis arrivé sans encombre, mes troupes s'élèvent à 4,000 hommes, elles se sont reposées et je n'attends que l'arrivée de Marquez avec 1200 hommes et celle de Mejia avec 800 hommes pour marcher immédiatement à l'ennemi. Je te tiendrai au courant de ce qui se passera, afin que tu ne sois pas inquiète et surtout ne fais aucun cas des racontars rapportant qu'on me tue, qu'on me blesse ou que l'on me bat. "

Le 25 août 1858 il écrivait ce qui suit : " J'ai une foi aveugle dans le triomphe de mes troupes sur celles du nord ; mais malgré cette confiance demande au ciel qu'il m'inspire, qu'il